

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Gabriel BARRAS

Ce que je crois

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1986, tome 82, p. 227-245

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

Ce que je crois

Etude critique de l'attitude de l'homme occidental de 1986 face à la « révolution technologique et scientifique » et à la politique du « rendement maximum ». *

A la mémoire du Docteur Jean-Jacques Pitteloud.

La science travaille avec des notions trop moyennes, trop générales pour donner une idée juste de la richesse multiple et subjective d'une vie individuelle.

C. G. Jung, « Ma Vie »

Ce qui manque le plus aux hommes de notre temps, c'est la certitude d'avoir une place à eux dans la fête exubérante et tragique du monde et de l'histoire. Plus encore que de l'égalité, c'est de cette sécurité-là que les hommes ont besoin, parce que, sans elle, ils se prennent à mettre en doute le sens de leur propre vie. Vivre dans l'immensité de l'amorphe est insupportable, car tout s'y dissout faute de sens.

Jeanne Hersch, « Textes »

Les cinquante années que nous venons de vivre sont caractérisées par ce qu'il est convenu de désigner sous le nom de « révolution technologique et scientifique ». Cet essor sans précédent marque de son sceau tous les secteurs de l'activité humaine ; il risque de transformer, voire de bouleverser, notre style de vie, notre comportement social, nos habitudes économiques,

* Conférence donnée dans le cadre de l'université populaire de Crans-Montana en date du 20 février 1986.

notre mode de pensée ; Occidentaux de 1986, héritiers de la culture judéo-chrétienne, **quelle attitude adoptons-nous à son égard ?** Sommes-nous disposés à l'accepter sans discussion, à le subir passivement ? Ou bien le refusons-nous tout aussi arbitrairement, en indécrottables nostalgiques du « bon vieux temps », et jetons-nous l'anathème sur tout ce qui fleure le changement et la nouveauté ? Ou sommes-nous enfin de ceux qui, sans vouloir partir demain caresser la chevelure de la comète de Halley, savent cependant s'élever au-dessus des habitudes et du quotidien pour garder de la distance et apprécier sereinement la situation, en essayant de prendre en compte ces événements pour les assimiler et les intégrer dans leur vie ?

En tentant, dans l'exposé qui va suivre, de répondre à ces interrogations, je serai amené à vous faire part de mes convictions, c'est-à-dire de ce que je pense et de ce que je crois, thème qu'on a bien voulu me demander de traiter.

Pour ce faire, je me garderai de vous assener, sans autre forme de procès, des assertions dogmatiques toutes faites et prétendument irréfutables. Je vous inviterai au contraire à faire avec moi la démarche suivante : partant de faits concrets typiques du monde technologique et scientifique, où nous sommes plongés et impliqués, nous cheminerons lentement, chaque étape débouchant sur une évidence ou du moins sur une lueur supplémentaire, chaque apport venant préciser et enrichir ceux qui le précèdent.

J'annonce d'emblée la couleur : j'admire profondément la valeur en soi des découvertes scientifiques, fruits de l'intelligence humaine. En effet, comme le dit J. Hersch [1], « peut-on mépriser ces produits pharmaceutiques et ces installations chirurgicales qui soulagent la douleur et les infirmités et qui prolongent la vie de ceux que nous aimons ? Comment ne pas apprécier les téléphones, les avions et tous les moyens de communication qui réduisent l'angoisse de l'absence, de l'éloignement, des longues séparations ? » Comment ne pas s'émerveiller devant les exploits de la micro-électronique, ce magicien des temps modernes en passe de révolutionner l'industrie, l'économie et toute notre vie relationnelle ? « Peut-on renier cette route, voire cette autoroute — sur laquelle nous roulons tous les jours sans penser aux peines de ceux qui l'ont construite —, qui nous conduit sans erreur vers notre travail ou vers nos amis ? »

Cependant cette civilisation technique, que nous avons choisie pour nous et que nous léguons à nos enfants, **ces conquêtes commencent à engendrer une série de problèmes et de menaces** : le moment pour nous est arrivé de faire le point et d'envisager les progrès matériels en eux-mêmes et dans leurs conséquences lointaines.

Procédons par étapes.

Une première réflexion banale, que chacun de nous peut faire tous les jours et qui, à mes yeux, a une valeur exemplaire, est celle qui nous est inspirée par l'automobile. Conçue et développée dans le but évident, et on ne peut plus louable, de rapprocher les hommes et d'améliorer de ce fait leurs conditions de vie, ne faillit-elle pas de plus en plus à cette double vocation ? En effet, en facilitant par trop les déplacements, elle favorise la dispersion des individus, relâche les structures communautaires à tel point que nos villages se vident, par exemple le dimanche et les jours de fête, et que les gens ont de moins en moins le temps de se rencontrer et même de se saluer ; d'autre part, les gaz d'échappement font peser un danger apparemment mal contrôlable sur le biotope et la santé de l'homme et dégradent les bâtiments (voir la cathédrale de Fribourg par exemple) ; dans nos villes les rues sont transformées en parking, la circulation piétonne est entravée. Enfin il n'est pas nécessaire de rappeler les hécatombes des week-ends et des vacances sur nos routes. En bref, nous risquons de devenir les esclaves et les victimes de la voiture qui aurait dû être notre servante.

L'exemple de l'utilisation de l'énergie nucléaire est aussi quasiment caricatural. En pénétrant dans l'intimité du monde constitué par le noyau d'atome, l'intelligence humaine a dévoilé un des aspects les plus éclatants de son génie ; tout aussi évidentes et combien moins admirables sont les conséquences de l'usage pratique que nous faisons actuellement de cette force. **Le dérapage est flagrant entre les intentions pacifiques du savant** (encore qu'il n'ait pas du tout jusqu'ici réglé le problème des déchets atomiques) et **celles des utilisateurs** — industriels, militaires ou autres — de cette force phénoménale.

On pourrait multiplier les exemples de tels dérapages et parler de l'informatique (avec ses risques d'intrusion dans la sphère privée de l'individu en raison de la tentation de fichage de tout un chacun par la police ou l'administration), de l'audiovisuel (avec, à la limite, le risque de nous transformer tous et

surtout les enfants en consommateurs passifs, voire abrutis, d'une culture parfois débile), de l'industrie agro-alimentaire (en raison de l'utilisation pas toujours adéquate de pesticides ou insecticides pouvant se retrouver dans les produits agricoles ou pouvant provoquer un déséquilibre entre la faune et la flore), etc.

Ce premier et rapide tour d'horizon nous permet de tirer une **première déduction** que je qualifierais de partielle et provisoire, à savoir que **les dangers engendrés par la technique sont dus, en tout cas en partie, au mauvais usage que nous en faisons** ; les conquêtes humaines, grâce aux gains à court terme qu'elles nous procurent et de par leur côté brillant, nous aveuglent ; elles nous font oublier les besoins de ceux des humains qui dépassent notre petit cercle familial et ceux de la postérité : nous plongeons en plein dans ce que le professeur EPFL Jacques Neiryck nomme *l'illusion technique* [2] : **celle-ci consiste à demander à la technique une solution à tous nos problèmes, à l'utiliser comme une sorte de magie toute-puissante**. Or la technique ne peut nous donner cette solution et nous nous préparons des déconvenues à peine imaginables ; il est nécessaire que nous y réfléchissions quelques instants.

L'énergie atomique est le meilleur exemple du résultat de cette façon de penser. Sa découverte rendait urgente la construction d'un ordre international et l'élimination de la guerre : elle a été utilisée au contraire pour construire la machine infernale, dont on attend qu'elle garantisse mécaniquement la paix par l'effet même de sa monstruosité ; ainsi est née la trop fameuse notion d'équilibre par la terreur.

En ce qui concerne l'informatique, un collègue d'ingénieurs électroniciens du poly de Lausanne [3] prévoit déjà la venue du jour où l'informatique ne sera plus au service de l'homme mais où celui-ci sera asservi par l'informatique. Le foisonnement des ordinateurs, en effet, et leur descente dans la rue risquent d'aboutir à une « hystérie informatique », c'est-à-dire à « **la perte de contrôle que l'homme se doit d'exercer sur le moyen technique, ou encore à un décalage entre la technique elle-même et les fins recherchées** ». La technique tend à devenir plus importante que le renseignement qu'on en tire. Sociologiquement on constate un comportement incontrôlé qui tient l'ordinateur à la fois pour une bonne à tout faire et un sauveur universel. Or c'est l'homme qui doit sauver l'ordinateur et non le contraire. L'essentiel devrait rester que la machine et la maîtrise de la technique par l'homme impliquent leur subordination aux besoins de l'homme. Aussi n'est-il pas

étonnant que les ingénieurs électroniciens du poly de Lausanne insistent sur la nécessité d'une « informatique consciente » et qu'ils s'adjoignent pour la suite de leurs travaux, la collaboration d'un philosophe : le contrôle de l'informatique devient une affaire pluridisciplinaire.

Après ceux de l'énergie atomique et de l'informatique, je voudrais vous donner un **troisième exemple de cette « illusion technique »** : il est **tiré de mon expérience de médecin**. Comme tous les confrères de ma génération, j'ai été, avec mes malades, le bénéficiaire — combien reconnaissant — des progrès sans précédent enregistrés au cours des trois dernières décennies dans le domaine des moyens d'investigation (scanner, scintigraphie, échographie, résonance magnétique nucléaire, etc.) et dans celui des techniques médicales et chirurgicales de traitement : cependant je suis frappé par les abus de leur usage inconsidéré. En effet, si nous considérons l'explosion des coûts de la médecine dans les pays dits développés, **on a l'impression que les possibilités techniques en question ont parfois pour effet de placer certains soins à un prix si élevé que bientôt plus personne ne sera en mesure d'en supporter les frais : il y a apparemment inadéquation entre la fin prétendue (aider les malades à guérir et en faire diminuer le nombre) et les moyens mis en œuvre**. En effet, chez nous en Europe, l'origine des désordres dont se plaignent de nombreux malades se situe souvent dans leur mode de vie (excès de tabac et d'alcool, nourriture déséquilibrée, travail frustrant et parfois débile, habitat bruyant et oppressant, solitude, désordres affectifs, manque d'exercice, absorption abusive de médicaments, etc.) : **à cette véritable épidémie d'origine sociale, la médecine aurait tort de vouloir opposer une stratégie purement technique**.

La technique, avec un grand T, tend à se constituer en système dogmatique ; comme tout dogme — par exemple le marxisme politique et le capitalisme dont nous parlerons plus loin — il risque de se fermer sur lui-même, ne supportant ni critique ni objection. Nous pouvons donc tirer une **nouvelle déduction : pour faire un bon usage de la technique, il apparaît très important et primordial de pouvoir disposer d'une qualité ni nécessairement innée ni forcément enseignée à l'école ; je veux parler du sens de la mesure, qui est la capacité de déterminer la limite entre excès et insuffisance de l'action**. En d'autres termes, dès qu'il est question de mettre en pratique nos connaissances techniques et de les intégrer dans la vie, il faut postuler la **nécessité d'un mode d'emploi correct**,

c'est-à-dire assortir le savoir d'un savoir-faire, de sagesse dans le comportement.

Poursuivons notre cheminement.

Nous venons de mettre en évidence le fait que les ratages de la technique moderne sont dus au mauvais usage qu'on en fait. Mais ces **dangers et menaces ne peuvent-ils pas également être expliqués par des facteurs moins facilement perceptibles, inhérents au caractère même de la technique ?**

La technique est une force humaine, c'est-à-dire une forme de l'action ; comme telle, elle **est soumise à certaines normes non seulement matérielles mais également morales.** En raison de son développement rapide et considérable, dont nous venons de parler, elle ne connaît encore que fort mal, voire pas du tout, ses limites et les règles qui devraient la régir. En nous penchant sur ce problème, nous sommes avec H. Jonas [4] frappés par plusieurs faits, dont je soumets les principaux à votre réflexion :

1. **Les effets de la technique sont très souvent ambivalents, c'est-à-dire à double tranchant ;** ce qui revient à dire que même avec les meilleures intentions, la technique actuelle peut comporter un aspect menaçant et une direction mauvaise liés avec les bons effets que l'on vise. A première vue on peut rétorquer qu'il semble facile de distinguer entre **technique bienfaisante et technique nuisible** : il suffit pour le faire de regarder à quelle fin sont utilisés ses instruments ; prenons l'exemple de l'acier trempé : il sera bon s'il est utilisé à faire des socs de charrue, mauvais si on en fait des épées (même dans ce dernier cas le mal sera corrigible puisque à la rigueur on pourra fondre les épées pour en faire des socs ; remarquons que dans la pratique c'est plus souvent le contraire qui se produit). Traduisons cette image du soc et de l'épée dans le langage de la technologie moderne : l'énergie atomique par exemple en elle-même est théoriquement bonne, puisqu'elle peut nous chauffer et faire marcher des usines assurant le travail à de nombreux ouvriers ; la bombe atomique par contre est mauvaise : tout semble simple et clair. Même dilemme apparemment facile et anodin en ce qui concerne les engrais chimiques et les insecticides qui indirectement aident à nourrir l'humanité et qui par conséquent sont théoriquement bons, même s'ils risquent de se fixer dans les fruits et légumes qu'ils rendront de ce fait toxiques. Mais en fait ce dilemme est un faux dilemme ; en effet, si nous

sommes d'accord de rejeter ou d'écarter les effets nocifs, la recherche des effets bienfaisants aboutit souvent à des dérapages et pose des problèmes, car

2. Deuxième particularité propre à la technique moderne : son application prend rapidement un **caractère contraignant** [4] ; ce que traduit assez bien l'expression populaire qui dit : « On n'arrête pas le progrès » ; cette observation de bon sens teintée d'un brin d'ironie signifie ceci : dès qu'une possibilité nouvelle s'ouvre et est développée à petite échelle, elle a tendance à imposer son application à une échelle de plus en plus grande et à faire de cette application un besoin permanent de l'humanité. **Il n'y a bientôt plus de place ou de séparation entre la possession de la force et l'obligation de l'exercer** : chaque pas en avant oblige à poser le pas suivant : nous risquons donc d'être possédés par la machine et de ce fait notre liberté se trouve entravée. Je formule cette idée en termes moins abstraits et quelque peu imagés : la technique est un wagon dont les freins sont insuffisants : lancé sur la pente, le wagon continue sa course inexorablement, ne pouvant ni s'arrêter, ni encore moins rebrousser chemin. C'est « la fuite en avant ». On peut encore dire ceci : dès que la machine fonctionne avec un certain rendement, on lui demande encore et toujours de nouvelles performances. La technique répond à certains de nos besoins légitimes : aussitôt que ceux-ci sont satisfaits, la technique fait entrevoir de plus grandes possibilités que nous prenons pour de nouveaux besoins qu'il faudra satisfaire, et ainsi de suite : nous sommes pris dans un engrenage dont il est difficile de nous échapper. Le caractère envahissant de l'automobile en est un exemple frappant. Celui de l'énergie nucléaire ne l'est pas moins : pour satisfaire notre gourmandise en énergie, nous sommes devenus dépendants des pacifiques réacteurs ; ceux-ci continuent à accumuler leurs déchets radioactifs pour les millénaires à venir et, avant que nous ayons eu le temps de réfléchir sur d'autres alternatives moins dangereuses, la machine semble s'être emballée, car troisième caractéristique

3. **La technologie moderne étend son action dans le temps et l'espace** [4]. En effet, elle est intimement liée à l'usage en grand et de ce fait elle devient peut-être trop grande pour les dimensions de la scène sur laquelle elle joue (la terre), et pour le bien des acteurs eux-mêmes (les hommes). **Ses œuvres s'étendent au-delà du globe terrestre** (pensez à l'exploration des planètes, à la « guerre des étoiles », etc.) **et ses effets cumulatifs se répercuteront probablement sur d'innombrables générations humaines** (pensez aux déchets radioactifs).

Arrivés à ce stade de notre raisonnement, je vous propose une **nouvelle déduction**, encore une fois ni exhaustive ni définitive, à savoir : jusqu'à l'avènement de la technologie moderne, notre responsabilité était limitée à l'homme (promotion de son bien, respect de ses intérêts et de ses droits, soulagement de ses souffrances, etc.) ; elle s'étendait à la rigueur à l'humanité. « **Aujourd'hui la responsabilité de l'homme devient cosmique** : c'est toute la biosphère de la planète, avec tout l'éventail de ses espèces, qui réclame sa part de respect ; **l'homme est devenu le gardien de la création ; son excès de puissance lui impose le devoir de respecter en particulier la plus irremplaçable des ressources, à savoir la Vie** » [4]. Il est nécessaire que nous nous astreignions à étudier pendant quelques instants ce problème : ce sera l'objet de notre prochaine étape.

La génétique moderne est née des travaux de « recherches sur les hybrides végétaux » de Gregor Mendel, publiés en 1866. Grâce aux découvertes de ce savant, **la génétique est devenue une science**, puisqu'elle peut repérer, codifier, prédire et provoquer le résultat de tels croisements : **elle peut en somme mathématiser le vivant**.

On sait les résultats réjouissants de l'application des lois de Mendel aux domaines de l'agriculture (sélection de plants de céréales plus productives, etc.), de l'élevage et de la sélection de races animales (non sans que se produisent de temps à autre certains ratages, dont le plus célèbre est celui de l'abeille brésilienne).

Arrivés à ce stade de notre raisonnement, remarquons d'une part que cette **technique d'hybridation et de sélection ne s'adresse plus à des êtres inanimés mais bien à des êtres vivants** et d'autre part qu'elle ne représente rien de répréhensible : elle ne fait, en effet, qu'accélérer et diriger scientifiquement ce que la nature fait, d'elle-même, un peu au hasard et beaucoup plus lentement. Mais les chercheurs ne s'arrêtent pas là : s'adressant au monde animal et plus spécialement à l'homme, leurs efforts sont dirigés actuellement dans deux directions principales, que je résume très succinctement :

1. Le premier domaine étudié et mis au point est celui de **la procréation artificielle** : dans le but premier d'offrir à des couples stériles la possibilité d'avoir des enfants, on a mis au point des **techniques dites de déplacement** :

le propos de cet exposé n'est pas d'entrer dans le détail des divers procédés utilisés ; je me contenterai d'en citer quelques-uns : technique de l'insémination artificielle, technique de la fécondation in vitro (bébés-éprouvette) avec implantation d'un œuf fécondé dans la muqueuse utérine, constitution et gestion de banques de sperme, etc. Je voudrais simplement, à propos de la procréation artificielle, relever deux points qui doivent retenir notre attention. Le premier est que l'utilisation de ces procédés peut soulever de **nombreux problèmes de droit, de morale, de psychologie**. J'en énumère quelques-uns : état civil du bébé né du sperme d'un donneur anonyme ; statut de la mère-porteuse et de l'enfant en cas de « location d'utérus » ; situation possible d'inceste ou de bâtardise ; problème de la grossesse dite « post-humaine » (insémination d'une femme par le sperme conservé du mari mort entre-temps), etc. Jusqu'à ce jour on ne connaît que de rares essais partiels de codification éthique à cet égard ; par contre on doit constater un vide juridique complet laissé à la seule responsabilité des médecins. Le deuxième point crucial à relever est le suivant : bien qu'il n'y ait pas d'atteinte à l'humanité de l'enfant, on doit dire que, suivant le procédé utilisé et l'esprit dans lequel on l'applique, « on **traite l'embryon comme une chose, un bien que l'on achète, place et déplace pour la satisfaction des adultes** » [4].

2. L'autre manœuvre est celle de la **manipulation génétique**. On intervient ici directement sur le matériel génétique c'est-à-dire sur les gènes et les chromosomes ; on s'attaque directement au noyau, au plan ou au code responsable des fonctions vitales et de la constitution de l'individu. Il ne s'agit plus d'une sélection dirigée mais de réparation, de modification d'une espèce, voire de création programmée d'une nouvelle espèce vivante. Jusqu'ici cette méthode n'est utilisée que sur les bactéries : c'est ainsi qu'en modifiant les gènes d'une bactérie aussi banale que le colibacille (hôte commensal habituel de notre intestin), on a réussi à lui faire fabriquer de l'insuline (pour le traitement du diabète) ou de l'interféron (qui pourrait être un traitement de certains cancers) ou encore certaines hormones de croissance. C'est merveilleux !

L'application de la manipulation génétique sur l'être humain n'a encore pas commencé : elle est cependant dans l'air et deux tendances principales se dessinent, dont il vaut la peine de parler très brièvement :

a) **Application éventuelle à l'homme du clonage** : il s'agit d'une reproduction asexuée, artificielle par manipulation génétique, obtenue par **greffe d'un noyau diploïque** (du donneur) **dans un œuf qui vient d'être fécondé** (sujet

receveur) **et dont on a enlevé le noyau**. A l'issue des divisions cellulaires, les cellules filles (donc du sujet receveur) auront exactement le même patrimoine génétique que celui du sujet donneur. Si le procédé réussissait chez l'homme on pourrait réaliser à **grand tirage des copies conformes à tel ou tel individu existant** (par exemple Mozart, Einstein, Mère Teresa mais aussi... Hitler ou Staline). On réalise non seulement la frivolité mais aussi la sottise, proche du crime, d'une telle entreprise qui étoufferait l'authenticité de la personne et sa liberté. Mais je le répète, cela n'est pour le moment pas réalisé, tout en restant du domaine du possible.

b) L'autre direction qu'on risque de suivre est une **intervention sur le noyau de la cellule germinale pour y insérer d'autres gènes porteurs d'autres qualités ou pour y remplacer certains gènes porteurs de telle ou telle tare** : on sait par exemple que l'hémophilie est portée par un gène bien identifié et on pourrait ainsi, déjà dans l'œuf, enlever ce gène et prévenir la maladie ou l'anomalie ; à première vue cette technique pourrait avoir une fin louable puisqu'on pourrait également supprimer, avant ou dès la fécondation, certaines autres malformations. Mais est-on sûr qu'il n'y aurait pas des ratages provoquant des malformations encore plus graves que celles qu'on voulait éviter ? Cette véritable **chirurgie sur les gènes humains**, n'ouvrirait-elle pas la boîte de Pandore des expérimentations hasardeuses, perverses par leur curiosité (par exemple tentation d'échanger du matériel génétique entre l'homme et l'animal) : elle marquerait un irrespect total devant la création.

Cette longue, et peut-être par trop simplificatrice, incursion dans le jardin de la génétique, nous permet de tirer une **quatrième déduction** : en appliquant la technologie aux sources mêmes de la vie, **l'homme essaie de maîtriser et de dominer sa propre évolution, de ne se référer qu'à lui-même désormais, pour déterminer ce qui est bon pour lui** ; en un mot l'homme passe sous le contrôle de l'homme et il est tenté de devenir son propre créateur.

Mais s'il a acquis un pouvoir sur sa propre évolution, il **doit se poser**, comme nous le disions plus haut, **la question de l'usage de ce pouvoir** ou mieux encore de l'usage d'un savoir permettant d'aboutir à un savoir-faire et un savoir-vivre. Pour y parvenir, le moment est venu pour lui de s'astreindre à une réflexion globale, comme le disent J. R. Armogathe et J. L. Archambaut [5] : **cette réflexion de l'homme portera** non seulement sur la technique, sur le vivant, mais aussi et surtout **sur ce qu'il est lui-même, sur le sens de sa**

vie, sur sa destinée : l'étude d'une science de l'homme s'impose. C'est ce qui fera l'objet de notre prochaine étape.

Qu'est-ce que l'homme ? Voilà la question.

a) **La science peut-elle donner une idée juste de ce qui fait la richesse multiple et subjective d'une vie individuelle ?** Disons tout d'abord — et c'est une vérité de sens commun — qu'un fonctionnement harmonieux des divers constituants de l'organisme favorise le développement et l'équilibre physique, mental et psychique de l'individu. D'autre part tout médecin, un tant soit peu versé en biochimie et en technique de réanimation, vous dira que certaines modifications du chimisme sanguin ou cellulaire peuvent provoquer des troubles de l'état de conscience, de l'humeur et du caractère des malades : ces troubles sont d'ailleurs généralement réversibles dès que les écarts des valeurs de laboratoire auront été corrigés. Cependant on doit souligner le fait suivant : le comportement général de l'homme, ses passions, ses haines, ses amours, son dynamisme vital, ses créations, son appétit de mieux-être et de bonheur, etc., ne sont pas expliqués par un fonctionnement plus ou moins parfait de ses cellules — même les plus nobles telles que les cellules du système nerveux ou des glandes endocrines — ou par le taux de ses enzymes ou de ses électrolytes, en un mot par les mécanismes biologiques. Enfin, même si les chercheurs ont réussi à découvrir le constituant quasi universel de la matière vivante (DNA ou acide désoxyribonucléique), il est difficile d'espérer que les techniques physiques, chimiques, biochimiques puissent un jour représenter la vie pour l'homme ou la lui apporter ; tout au plus pourront-elles retarder encore un peu plus la mort en ralentissant la dégénérescence et le vieillissement des cellules [5]. Et même si un jour l'humanité arrive à « fabriquer » la vie (celle-ci n'étant en somme qu'un cas particulier de la chimie du carbone), pourra-t-elle jamais faire surgir scientifiquement de la **conscience** ? Le savant, le poète, l'artiste savent bien, en effet, qu'au-delà ou au-dedans de notre vie et de notre univers de mort, il y a le mystère de la conscience.

En résumé, **les découvertes en biologie — pour admirables qu'elles soient** — ne résument pas tout l'homme : celui-ci est une personne irréductible à des processus physico-chimiques ou à des mécanismes biologiques ! Les sciences dites naturelles **n'expliquent donc pas tout l'homme ni ne répondent à tous ses besoins.**

b) Mais, peut-être, **l'étude du psychisme et plus spécialement l'analyse des processus de la pensée humaine sont-elles en mesure de fournir des éléments permettant de mieux définir l'homme ?** Je ne m'aventurerai pas dans le dédale de la connaissance, sans le secours de deux guides éminents qui sont C. G. Jung [6] et René Huyghe [7]. Rappelons le vieux système scolaire qui représentait la pensée humaine comme une construction exemplaire à plusieurs étages : l'inconscient collectif (ce passé refoulé, ces profondeurs viscérales de l'être humain) se trouverait à la cave ; les instincts (ces tendances innées et irréflechies) au sous-sol dans la cuisine ; les sensations (ces saisies d'images individuelles d'objets concrets) s'entasseraient dans les magasins de la mémoire au rez-de-chaussée ; enfin au premier étage, étage noble, logerait le directeur, le maître de la maison : la pensée rationnelle qui comprend et gère l'édifice. Aujourd'hui on a abandonné cette représentation bien ordonnée et hiérarchisante et on a tendance à penser que notre Moi est le résultat de la cohabitation, sous le même toit et presque sur le même étage, de deux forces qui essaient de combiner leurs efforts et de s'entendre, quoique de nature et d'origine différentes : « d'une part, il y a les forces organiques qui s'élèvent à la conscience et qui lui apportent ce que l'on pourrait appeler la **connaissance reçue ou subie** ; celle-ci est projetée en nous à l'état brut, sans tri ni contrôle, comme un fait, avec le poids d'évidence de ce qui est vécu et éprouvé » [7] : cette connaissance **naturelle et instinctive**, nous la détenons en commun avec les animaux, et dans ce domaine nous ne l'emportons pas toujours sur eux. D'autre part, ce que l'homme détient en propre, c'est la **connaissance réfléchie fondée sur la raison et ses procédés**, c'est-à-dire l'utilisation et l'agencement des signes, des sons, des nombres pour aboutir au mot, à la parole, à l'idée.

Je regrette, faute de temps, de devoir évoquer le problème de la connaissance de façon si résumée et approximative : ce processus fait, en effet, l'objet de travaux remarquables de la part de médecins neuro-psychologues et neuro-physiologistes. En particulier, on arrive à comprendre de façon assez précise les divers modes de mémorisation (mémoire génétique, mémoires personnelles innée et acquise, mémoire collective) qui sont la toile de fond de la pensée. On arrive même à localiser au niveau de l'encéphale humain l'endroit où ces phénomènes s'élaborent [8]. Il semble bien que les connaissances à ce sujet ne sont qu'à leur aurore. Toutefois, quels que pourront être les progrès à venir, on peut affirmer d'ores et déjà que **l'entité de l'homme n'est pas réductible aux seuls phénomènes de son activité**

cérébrale. Car **l'homme est plus qu'un animal doué de raison : par-delà cette zone rationnelle**, que beaucoup de contemporains ont tendance à cultiver exclusivement, **il y a une connaissance supra-intellectuelle** ; de nombreux grands penseurs actuels — de race, de culture fort différentes — la postulent avec une très grande et égale conviction. **Cette connaissance** se nourrit aux sources du subi et du réfléchi et atteint aux plus hauts niveaux de la pensée humaine ; **elle dépasse la connaissance rationnelle.** D'elle jaillissent les grandes inspirations de la pensée, les **grandes révélations de l'esprit** qu'on peut définir comme étant : capacité relationnelle, dynamisme, effort de vie, fécondité, en un mot « **capacité de dépassement** ». Nous atteignons le domaine de **l'âme**, c'est-à-dire ce « miracle qui rend chaque homme, chaque femme, unique, irremplaçable, irréductible aux conditions naturelles, économiques ou psychologiques » [9]. Enfin, qu'il s'agisse du poète, de l'artiste, du mystique ou de tout individu qui a su faire le silence en soi, **l'homme atteint celui que les limites de notre condition humaine réclament et rendent indispensable**, celui que Fénelon appelle « le plus être de tous les êtres », celui qui possède l'existence en plénitude et non par simple participation, celui dont l'essence c'est-à-dire la nature est l'être, celui que d'aucuns appellent l'être suprême et que nous nommons **Dieu**.

Je dis donc : **Dieu existe parce qu'il est nécessaire.** Il n'est pas une notion falote, une idée abstraite, une hypothèse à discuter et à démontrer ; **il est « une expérience vécue »**, selon l'expression de C. G. Jung, avec lequel tout croyant peut dire : « **toutes mes pensées tournent autour de Dieu, comme les planètes autour du soleil** ».

Voilà ce que je crois.

Vous m'avez accompagné dans le cheminement qui, partant de faits bien concrets concernant la révolution technique et scientifique caractérisant notre époque, m'a conduit à cette conviction. Il serait trop long d'entamer ici la même démarche à partir des réalités économiques et politiques actuelles. Je vous invite tout de même à examiner rapidement comment ces réalités postulent aussi dans leur application, les **valeurs de dépassement** dont nous venons de parler.

L'économie et la politique sont si inextricablement emmêlées, qu'il est pratiquement impossible d'en parler séparément. « **La conception du monde qui domine en Occident est née de la Renaissance et de son**

humanisme rationaliste » [11]. Le Moyen Age proclamait la prééminence quasi exclusive des valeurs spirituelles sur la matière ; par réaction **l'humanisme rationaliste essaie de réaliser l'autonomie de l'homme par rapport à toute force placée au-dessus de lui**. « La conscience humaniste, dit Soljenitsyne, se proclame notre guide, dénie à l'homme l'existence du mal à l'intérieur de lui et ne lui reconnaît pas de tâche plus haute que **l'acquisition du bonheur terrestre** : elle place à la base de la civilisation occidentale une tendance dangereuse à se **prosterner devant l'homme et devant ses besoins matériels**. » Sur le plan économique et politique cette conception de l'existence, caractérisant l'Amérique et l'Europe occidentale, se traduit par la « **politique dite du rendement maximum** » [10] : celle-ci consiste à **faire du plus grand profit matériel la raison fondamentale de l'économie** : elle contraint l'activité entière à la lutte sans merci et à la rivalité sans limite des hommes et des entreprises. On arrive à un système politico-économique, où **le sens de l'existence est ramené au seul intérêt matériel : le seul but de la vie est alors l'accumulation de la richesse et du confort, la satisfaction des plaisirs** au détriment des besoins les plus délicats et les plus élevés [11] : qui de nous ne se reconnaît dans ce miroir ? En définitive **l'humanisme rationaliste aboutit à un matérialisme de plus en plus achevé**.

Le bien-être est donc le rêve et le principe de nos sociétés occidentales : le « gouvernement doit être au service de l'homme et celui-ci vit sur cette terre uniquement pour jouir de la liberté et du bonheur » [11]. Ce Rêve, grâce au progrès social et au progrès technique, est en partie réalisé : il provoque le désir constant d'avoir toujours plus et toujours mieux ; il mobilise toutes les énergies et les pensées de l'individu et des institutions au détriment de son libre développement spirituel : on habitue la jeunesse à une liberté de jouissances presque sans limites. « **L'homme est immolé au confort** » [12]. On aboutit ainsi à un étiolement du sens de la responsabilité devant les autres humains et la société, à une indigence morale que ne rachètent ni le progrès ni les succès techniques.

On le voit : cet **humanisme rationaliste** dans plusieurs domaines, **ne diffère pas tellement du communisme** ; on comprend pourquoi K. Marx disait que le **communisme est un « humanisme naturalisé »** [11]. Les points communs aux deux systèmes sont : un matérialisme sans borne ; le manque d'une conscience ou connaissance rigoureuse des conditions de l'homme et de sa destinée et en particulier l'ignorance des limites de l'homme : en effet, aussi bien pour l'Ouest que pour l'Est, l'homme est maître du monde et ne porte en lui aucun germe de mal ; **tout ce que notre existence offre de vicié**

est le fruit de systèmes sociaux erronés : il convient donc de concentrer tous les efforts à la reconstruction sociale de l'humanité. En bref **l'homme** en tant que valeur transcendante **est sacrifié à l'Ouest au confort, dans les pays de l'Est il l'est à la structure de l'Etat.**

On conçoit dès lors pourquoi Soljenitsyne [11] nous conjure pathétiquement d'ouvrir les yeux et de comprendre que **notre modèle de société occidentale** ne représente aucun attrait pour l'est ; il ne saurait donc le convertir ; à plus forte raison il **ne constitue aucun barrage contre l'envahissement et la corrosion lente, progressive et jusqu'ici apparemment irréversible de notre système par le communisme.** Le grand écrivain russe nous reproche notre manque de courage, notre peur paralysante face aux agressions répétées de l'internationale de la terreur. La seule issue, à laquelle il n'ose plus croire, serait un **sursaut d'énergie et de clairvoyance nous permettant « une révision des définitions fondamentales de la vie et de la société humaines »** : **« l'homme est-il effectivement au-dessus de tout et n'existe-t-il point au-dessus de nous un être suprême ?** Est-il vrai que la vie de l'homme et l'activité de la société doivent se définir en termes d'expansion matérielle ? Est-il admissible de développer celle-ci au détriment de l'ensemble de notre vie intérieure ? »

Milan Kundera [13], écrivain tchèque réfugié en France, exprime la situation de façon tout aussi poignante : « Naufragé d'une culture, j'espérais me raccrocher à une autre : amie, voisine, parente. Quel malentendu ! A l'ouest comme à l'est, la désertification culturelle a opéré ses ravages. Ici (à l'est) la répression policière, le silence oppressant : interdit de penser. Là (à l'ouest) l'aliénation en douceur, l'asservissement volontaire aux machines. Ici, le lock-out ; là, le conformisme propagé par les médias, induit par les produits de consommation. Sans doute çà et là, à l'ouest, quelques écrivains, comme des moines retirés de la société, explorent encore l'ineffable et essaient d'arracher à l'Etre une partie de son voile » mais (et je cite librement et en résumé) cela est enfoui et perdu sous les feuilletons télévisés et les montages de publications pseudo-culturelles incapables de critique. « C'est le règne du trompe-l'œil et du ras des pâquerettes. » **« Une tragédie se joue à l'est, une farce stérile à l'ouest. »**

Traitant du même sujet, Jean Paul II [12] résume sa position en disant que les **« modèles de pensée et de vie du monde occidental sont usés et ne comportent aucune perspective convaincante »**. C'est pourquoi le Pape

actuel ne cesse de dire et de répéter à l'Europe : « **Retrouve-toi toi-même, retrouve ton âme.** »

Les réflexions qui précèdent ne s'adressent pas seulement à la collectivité anonyme mais à chacun des membres qui la composent. En observant attentivement notre société occidentale, nous avons l'impression que **tout glisse autour de nous, faute d'un point d'ancrage auquel nous rattraper** : malgré le nombre considérable de réunions, comités, symposium, etc., auxquels chacun de nous est constamment invité, **ce qui caractérise notre mentalité est notre individualisme**. Celui-ci est le fruit d'une culture débri-dée et d'une liberté mal comprise ; il nous conduit à **l'opportunisme**, à la méconnaissance des besoins des autres, à **l'accumulation de nos égoïsmes**, bref à **l'absence d'une dimension éthique et morale**.

Depuis la dernière récession économique on perçoit cependant, et je dirais heureusement, chez d'aucuns un certain désenchantement devant la déli- quescence de nos comportements, devant la vanité et la vacuité de notre vie ; on ressent même chez beaucoup une insatisfaction quasi foncière. Je l'ai dit : cela est heureux, car cette lueur même pâlotte, ce **sursaut de clairvoyance est peut-être le premier pas qui nous conduira au DÉPASSEMENT NÉCESSAIRE**, dont nous avons parlé plus haut. En effet, c'est en prenant pleinement conscience de nos limites, de la finitude de notre condition humaine, c'est en acceptant le fait que le mal c'est-à-dire : la souffrance, la maladie, la mort et la médiocrité font partie intégrante de nous-mêmes et du monde, en un mot en nous acceptant tels que nous sommes, que nous sentirons le besoin de nous en sortir et d'aspirer plus haut. Jeanne Hersch dit [1] : « Nous restons des êtres conscients, mortels et libres. Le monde est à la fois atroce et splendide ; qu'il change dépend aussi de ce que je fais ou ne fais pas. »

Pour devenir ce que nous devrions être, c'est-à-dire **des hommes au sens complet du terme**, il faut que nous sortions de notre engluement dans la matière, de notre égoïsme, de notre luxe avec ses accessoires de pacotille, toutes choses qui manquent de perspectives. Il nous faut retrouver non seulement de l'imagination et l'esprit d'aventure, **il nous faut un modèle, une référence** qui nous aidera dans la recherche du chemin, de la vérité, de la vie.

Je suis personnellement convaincu que la Foi chrétienne nous offre ce modèle. Elle n'est pas une simple satisfaction intellectuelle ou dialectique, encore qu'elle n'implique aucune abdication de l'intelligence. Elle se situe simplement sur un autre plan que cette dernière.

Mais qu'apporte-t-elle ? A quoi sert-elle ?

Comme l'Art, comme l'amour, la Foi, apparemment et dans un certain sens, n'apporte rien d'immédiatement tangible ou de quantifiable. Mais l'art parle aussi par et pour lui-même : il communique la profondeur de la vie. L'amour, le vrai Amour parle aussi par lui-même : l'homme y trouve son accomplissement. La foi également « ne sert à rien » : elle n'est pas un recueil de recettes, un gadget, un réactif chimique transformant le noir en rose, le mal en bien : par contre **elle comble le vide, le manque que la science**, « cette sorte de vérité imparfaite et provisoire », **laisse en nous. Celui qui croit dans son cœur** se sent être vraiment lui-même ou, plus exactement, se sent comme il voudrait et devrait être : libre et spontané, non plié mais bien debout sous le poids du quotidien ; il **n'est pas celui qui court désespérément après la vie, il a trouvé sa dimension, il a la vie. Le chemin que la Foi nous propose est celui des Béatitudes.** Celles-ci sont en quelque sorte l'antithèse de la manière de vie du monde actuel ; elles sont surtout le remède à nos maux : au lieu de notre suffisance, de notre esprit dominateur et possessif, de l'avidité que nous montrons malgré la saturation et la surabondance dont nous jouissons, elles nous proposent l'humilité, le détachement de la richesse, ce qui nous permet d'être libres, sans cupidité, sans entrave. Au lieu de notre dureté et de notre incompréhension vis-à-vis des problèmes d'autrui, au lieu de notre carriérisme et du souci de notre renommée, les Béatitudes nous proposent la tendresse qui nous ouvre aux autres : cette tendresse nous rend disponibles, accueillants à la souffrance d'autrui, enclins au pardon. En un mot **la Foi fait de nous des hommes dans la pleine acception du terme c'est-à-dire** non plus des individus solitaires perdus dans l'anonymat mais **des personnes libres et responsables.**

Dans la perspective de l'humanisme chrétien, **l'homme ne peut pas se prétendre le principe et la raison dernière de toute réalité ; il s'y définit avant tout par la responsabilité qu'il assume envers les autres hommes et la création.** Devant la croissance foudroyante de la science dominant de plus en plus la nature, le croyant ne succombera pas à la griserie ; il cédera encore moins au désenchantement provoqué par les retombées dangereuses évoquées plus haut ; il ne nourrira aucune défiance amère ; il ne

renoncera pas à son appétit de pénétrer plus avant dans les secrets de la nature, mais grâce à la Foi il redoublera de sagesse dans ses recherches et dans la gestion de ses découvertes.

En résumé je puis répondre aux questions posées au début de cet exposé, de la façon suivante :

L'étude critique des sciences de la nature et de la vie montre que l'usage de la technologie actuelle comporte, à côté de bénéfices considérables et indéniables, le risque de graves dangers pour l'individu et la société, si le savoir n'est pas assorti d'un savoir-faire et d'un savoir-vivre c'est-à-dire de sagesse dans le comportement.

Une analyse du monde économique, du monde politique et des processus de la pensée humaine, révèle également la nécessité où nous nous trouvons de disposer d'un modèle de référence qui nous transcende.

Je suis intimement convaincu que ce modèle, permettant à l'homme de se dépasser et d'acquérir sa véritable dimension de personne libre et responsable, nous le trouvons dans la Foi en Dieu.

Voilà ce que je crois.

Hélas, s'il est facile de proclamer sa foi, il est beaucoup moins aisé de la vivre concrètement dans la réalité de tous les jours.

Mais c'est un autre problème.

Gabriel Barras

Bibliographie

- [1] Jeanne Hersch : *Textes*, Editions « Le feu de la nuit », Fribourg, 1985.
- [2] Jacques Neirynek : « L'illusion technique : le nouveau rituel magique », *Polyrama* n° 63, juin 1984.
- [3] J. C. Piguet : Commentaire sur le livre « Informatique consciente », *Journal Construire* n° 50, 11.12.1985.
- [4] Hans Jonas : « Technique, morale et génie génétique », *Communio* t. IX, n° 6, nov.-déc. 1984.

- [5] J. R. Armogathe et J. L. Archambaut : « La décision de l'homme », *Communio* t. IX, n° 6, nov.-déc. 1984.
- [6] C. G. Jung : *Ma Vie*, Edition Gallimard, 1966.
- [7] René Huyghe : *Ce que je crois*, Editions Grasset, Paris, 1976.
- [8] J. Ghika : « La mémoire, point de vue biologique et médical », *Les Echos de Saint-Maurice*, t. 15, n° 4, 1985.
- [9] Cl. Juillard : « Défier la tragédie », *Journal Construire* n° 36, 4.9.1985.
- [10] P. Beausire : « Sur l'esprit romand », *Alliance culturelle romande* n° 31, 1.10.1985.
- [11] A. Soljenitsyne: « Le déclin du courage », *Discours de Harvard*, 1978, Edition le Seuil.
- [12] Jean Paul II : *Osservatore Romano*, 22.10.1985.
- [13] Milan Kundera: Propos recueillis sous le titre « Il n'y a plus d'Europe », par L. Winitzer, *Journal Construire* n° 36, 4.9.1985.